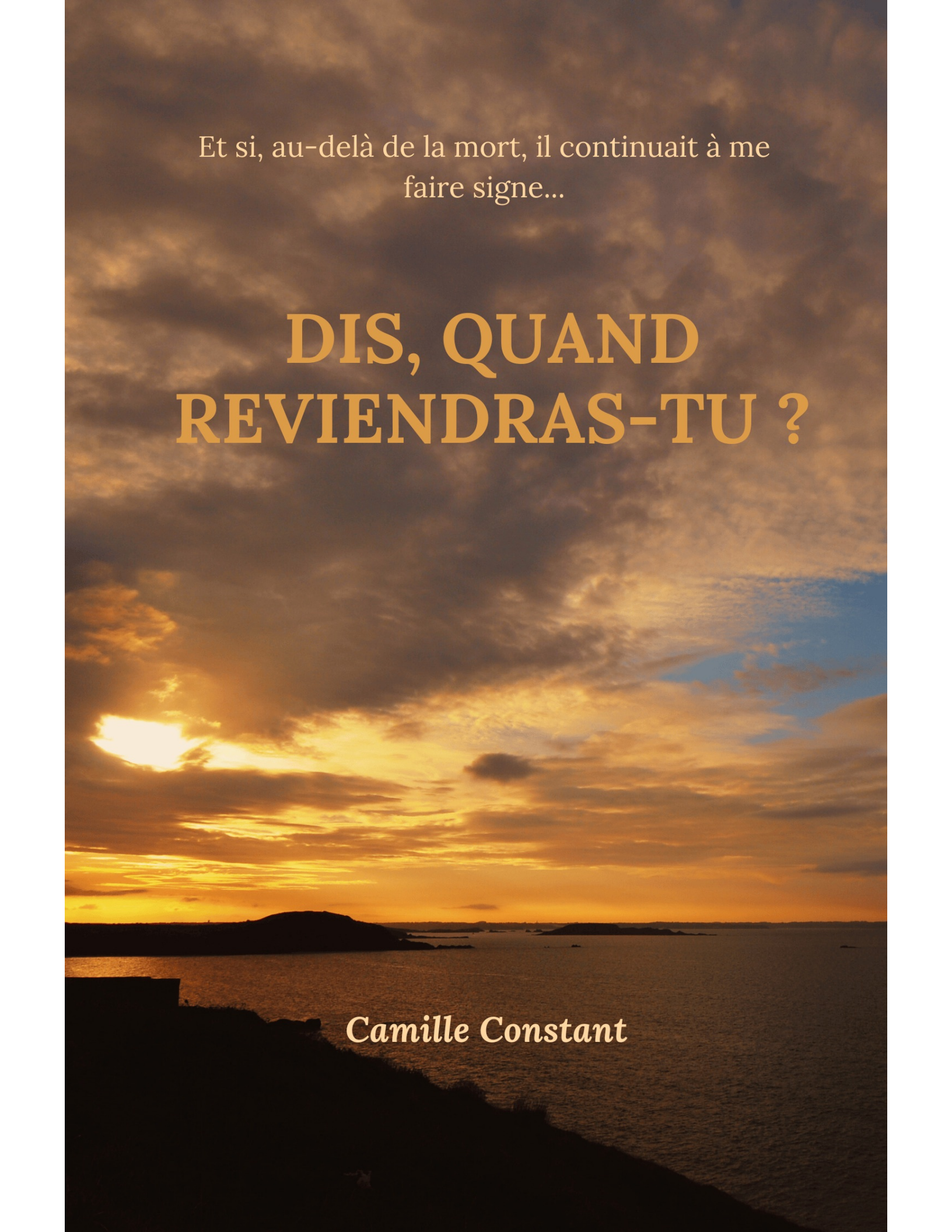


The background of the entire page is a photograph of a sunset. The sun is a bright, glowing orb on the left side, partially obscured by dark, textured clouds. The sky is filled with layers of clouds, some catching the golden light of the setting sun. Below the horizon, the dark silhouette of a cliff or coastline is visible in the foreground, and the calm surface of the water reflects the colors of the sky.

Et si, au-delà de la mort, il continuait à me
faire signe...

DIS, QUAND REVIENDRAS-TU ?

Camille Constant

Camille Constant

Dis, quand reviendras-tu ?

© Camille Constant, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-7899-4

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

I

Le premier coucher de soleil avait été gris, la journée maussade. Pas un souffle de vent. Temps immobile, gelé. Il ne faisait ni chaud ni froid, ni beau ni mauvais. Un moment l'air était devenu humide, la pluie avait semblé proche. Et puis c'était passé. C'était une journée de rien, de non-météo, de non-temps. Une journée figée. Même pas assoupie, non, mais totalement dénuée de vie, comme si le temps pris de stupeur marquait une longue pause. Une journée qu'on aurait à retrancher de son compte, le moment venu. Y avait-il eu des marées ? J'hésiterais à le jurer, tant la mer elle-même me paraissait marquer le pas. Posés sur une vaste toile cirée asphaltée, les bateaux au large ne traînaient aucun sillage. Une couche de nuages lourds, un camaïeu de gris s'interposait entre le soleil et la terre. Quelques rayons avaient percé, et puis plus rien. On avait gommé l'horizon. Avec le jour qui déclinait, la mer anthracite, pas même troublée par l'écume, se confondait avec le ciel. J'avais un écran gris sous les yeux. De la terrasse, je distinguais juste – à condition de bien me concentrer, de fixer mon regard sur cet espace lointain – je distinguais juste une vague ligne plus lumineuse que le reste. Mais je ne sais pas si je ne la rêvais pas.

Je m'étais déjà servi un Martini. J'en ai repris un. Je restais là, assise face à la mer. Ma paume caressait l'accoudoir en teck poli par ce mouvement sensuel répété face à tant de couchers de soleil. Pas faim. Pas vraiment soif, mais le Martini me rattachait à lui. Les glaçons dans mon verre paraissaient trinquer. C'était un peu de la convivialité qu'on n'aurait plus. Illusion sonore. Je me retrouvais seule devant mon cinémascope personnel : presque cent quatre-vingts degrés de mer à mes pieds, bornés à gauche par le croissant de sable fin d'une longue plage ; à droite par le granit escarpé de notre petite presqu'île. Loin, très loin, comme planté au milieu de la mer avec comme seule fonction de marquer l'horizon, le phare venait de s'allumer. C'était un clin d'œil géant que m'adressait chaque jour le soleil après s'en être allé, un signe d'amitié entre lui et moi. Le phare dessinait un trait d'union entre deux journées, promesse que les choses seraient les mêmes demain. Le message m'apparut fatigué ce jour-là. La promesse était vaine : je savais que le lendemain, rien ne serait plus pareil. Henri était mort ce matin. Même le soleil, même la mer, et le ciel aussi seraient autres.

Le téléphone a sonné. Encore des condoléances sans doute. J'avais du plomb

dans les muscles. Je suis restée assise en tournant mon Martini jusqu'à ce que ça cesse. Deux minutes plus tard, la sonnerie a repris. Quelqu'un devait s'inquiéter, mais je n'avais plus envie d'amis. J'avais écouté leurs condoléances jusqu'à l'écoeurement. Je me sentais la tête vide et le cœur trop plein. J'étais malheureuse à vomir. Au-delà des larmes, bien au-delà. Sidérée, au sens pathologique.

La veille encore nous étions là tous les deux. Chacun dans son fauteuil comme le vieux couple que nous étions. De temps en temps, l'un d'entre nous faisait tinter les glaçons pour troubler le grondement des vagues crevant sur la grève, engager un dialogue complice par-delà le silence. Henri commentait chaque étape du coucher de soleil. De même que les Inuits ont mille mots pour désigner la neige, il savait déceler d'infimes nuances invisibles au profane. Il ne se lassait jamais de commenter les couleurs, l'éclat, la manière qu'il avait de plonger dans l'océan. Rien n'était jamais semblable à la veille. C'était un miracle chaque jour renouvelé que nous offrait le bon Dieu.

« *Voilà ton phare qui s'allume* » terminait-il toujours.

Les mots banals d'un rituel quotidien. Il n'attendait pas que j'y réponde. J'écoutais d'une oreille distraite. Si j'avais su ! Si j'avais su, j'aurais tout enregistré. Le plus léger soupir aurait pris des airs de trésor. Si j'avais su, j'aurais voulu parler d'amour. Je lui aurais demandé s'il m'avait toujours aimée, s'il avait pensé me tromper, s'il l'avait fait, et surtout s'il m'aimait toujours, et ce que signifiait l'amour. Je lui aurais demandé s'il avait peur, s'il penserait à moi. Et je lui aurais dit que je l'avais toujours aimé. Qu'il était l'homme de ma vie. Et j'aurais voulu faire l'amour, le sentir encore une fois peser sur moi, lourd et chaud. Et lui, s'il avait su, il aurait, tel que je le connais, travaillé ses derniers mots. Trouvé quelque chose de profond, de définitif pour que je sois fière de lui par-delà la mort. Mais au moment de tirer la porte, il s'est ravisé, a fait un pas en arrière pour lancer en aveugle dans l'entrée déserte : « *tu prendras mes chaussures chez le cordonnier ?...* » Ses dérisoires dernières volontés.

C'est qu'on ne sait pas ces choses-là. La mort ne prévient pas. Elle n'envoie pas son préavis sur papier bleu, quinze jours de délai, quinze jours pour contester la décision auprès des autorités compétentes et mettre ses affaires en ordre. Elle attaque par surprise, triviale, au coin d'une route. Elle ne met pas de gants. Elle est d'une affligeante banalité.

Je n'ai pas décroché le téléphone, ni cette fois ni les suivantes. Pas envie de

les écouter, de les rassurer, « *oui, je vais bien, ne t'en fais pas ; je t'appelle si ça ne va pas, promis...* ». Tard, très tard, ils ont fini par laisser tomber. Je n'avais pas quitté la terrasse. J'ai traversé la nuit dans mon fauteuil face à la mer. J'ai vu le ciel s'éclaircir. Mes seuls mouvements avaient été pour me resservir jusqu'à sécher la bouteille. Je n'étais même pas saoule. Juste engourdie par la fraîcheur, anesthésiée par l'alcool. Le coucher de soleil avait été gris ; l'aube fut radieuse. Les nuages avaient disparu avec la nuit. La mer était basse. Je voyais les vaguelettes rouler sur le sable dans un bruit de papier froissé. Elles avaient poussé des petits paquets d'algues noires luisantes. Des mouettes se poursuivaient en piaillant, plongeaient en piqué sur un poisson crevé ou un crabe éventré. L'air frais sentait la marée. Une petite brise m'a fait frissonner. Je suis rentrée. Ça allait être ma première journée sans Henri. Elle commençait sous le soleil. Elle allait être longue.

II

Henri était resté à la morgue de l'hôpital. Je n'avais pas voulu allonger son cadavre sur le lit conjugal. Il avait quitté vivant cette maison dont il avait dessiné les plans et aménagé le moindre détail. Pas question qu'il y revienne mort.

Je l'ai revu avant l'incinération. Le cercueil paraissait trop petit pour sa grande carcasse. Il semblait géant, engoncé dans son capiton de satin blanc. Je l'ai trouvé beau. Il était bien coiffé, le teint frais, maquillé sans doute. On dit souvent que les morts paraissent dormir. C'était vrai. Il y avait juste un relâchement de la mâchoire, une laxité dans le maxillaire qui ne lui ressemblait pas : vivant, il gardait sa mâchoire volontaire même en dormant.

Ils m'ont demandé s'ils pouvaient fermer le cercueil. J'ai enlevé ma montre, cadeau de notre premier anniversaire de mariage. J'ai voulu la glisser à son poignet, qu'il parte avec un peu de moi, qu'il ne se sente pas seul. C'est idiot, mais je ne pouvais pas m'empêcher de croire qu'il vivait toujours, même si c'était d'une autre manière que nous. À ce moment-là, j'aurais volontiers fait comme ces très anciennes civilisations qui équipaient leurs morts de tout un mobilier funéraire et de quelques provisions de bouche pour l'au-delà. J'avais envie de fourrer dans son cercueil toutes les choses qu'il aimait, ses rapalas et un saucisson sec, une caisse de côtes-du-Ventoux rosé et sa vieille Jaguar, son bateau, des photos de nous, le chat, et moi aussi par-dessus le marché. Ça ne m'aurait pas paru ridicule. Henri était mon pharaon.

Son bras était aussi lourd qu'une bûche ! J'ai eu du mal à glisser ma montre à son poignet, à boucler le fermoir d'une main en soulevant la sienne de l'autre. Ça m'a presque étonnée qu'il ne réagisse pas, qu'un sourire taquin ne vienne pas éclairer son beau visage. J'ai regardé l'heure. Indifférente à la mort, la trotteuse continuait sa ronde, tic tic tic tic tic... C'était un peu de vie qui l'accompagnait. Première leçon : la mort n'arrête pas le temps.

Ils ont fermé le cercueil. La fraîcheur du funérarium m'a saisie. Au moment où le couvercle s'est rabattu, j'ai fixé son visage. Pour la première fois, j'ai réalisé que je n'allais plus jamais le voir. J'ai fermé les yeux très fort pour piéger l'image. Je voulais graver l'instant en moi, comme une photo sur une plaque de verre. La garder dans un coin de ma mémoire et la ressortir à volonté, inaltérée.

Je voulais qu'Henri m'accompagne toujours. C'était une image définitive. Je n'ai pas pleuré. J'étais vidée, fatiguée par les nuits blanches, mes émotions paralysées. Je m'en voulais un peu.

Ils ont boulonné le cercueil. Il a glissé sur un rail, franchi la porte qui le séparait de la chambre d'incinération. Il s'est arrêté dans le claquement métallique d'un chariot de grand huit : fin du manège, tout le monde descend.

Une seconde.

Deux secondes.

Trois secondes.

Quatre secondes...

Il ne se passait rien. C'est long. Je fixais intensément les vis de laiton brillantes. Inconsciemment j'attendais qu'on dise stop, la plaisanterie est finie. Qu'Henri repousse le couvercle et sorte au milieu d'une foule d'amis hilares surgis de partout. Je lui aurais même pardonné cette mauvaise blague. Je retenais mon souffle. Ou plutôt, non, j'oubliais de respirer. Mes fonctions vitales étaient suspendues.

Un grondement chthonien a soufflé cet ultime espoir. Trois monstrueux chalumeaux ont rugi de chaque côté du cercueil. J'ai vu le vernis cloquer. La porte automatique a glissé. Le grondement des flammes me parvenait assourdi. Je me suis forcée à penser au brûleur d'une montgolfière. J'imaginai Henri monter doucement ; penché au bord de la nacelle d'osier il me faisait un petit signe de la main, un tendre sourire ; peut-être même m'envoyait-il un baiser du bout des doigts. Je le voyais devenir un point dans un ciel bleu. Mais ce rêve ne parvenait pas à repousser tout à fait l'image de la réalité brute qui envahissait mon esprit par vagues : le bois qui flambe, les premières flammèches sur ses habits, les cheveux qui crépitent, la peau qui se racornit et noircit comme un méchoui, les yeux qui éclatent, plop !, plop !, l'odeur de cochon brûlé, la chair fondue, la graisse à petits bouillons. La nausée est montée d'un coup. Un haut-le-cœur, sans prévenir. Une main plaquée sur la bouche j'ai ouvert la porte des toilettes d'un coup d'épaule. Je suis tombée à genoux devant la cuvette. Mon estomac vide essayait sans succès de vomir. Un filet de bave a coulé de mes lèvres. J'avais de la bile dans le nez. Ça pique. J'ai pleuré. Enfin j'ai pleuré !

Puis ils m'ont remis l'urne. On aurait dit une amphore, scellée par un gros bouchon de liège. Elle était tellement légère ! Henri voulait qu'on disperse ses

cendres dans la mer. J'avais trouvé sur son bureau une lettre intitulée « Dernières volontés ». Elle contenait une enveloppe fermée, sur laquelle il avait inscrit en lettres capitales : OUVRIR ET LIRE AU MOMENT (ces deux mots rayés) JUSTE AVANT (souligné) DE DÉPOSER MES CENDRES DANS L'OCÉAN. Et il voulait pour cela que je rassemble ses amis au large, au coucher de soleil, et que j'y ouvre l'enveloppe scellée.

Qu'avait-il encore inventé là ? J'ai posé l'urne sur la table basse de la terrasse, coincé la lettre sous le Martini pour qu'elle ne s'envole pas. Je me suis servi un verre. Assise dans mon fauteuil, à côté du fauteuil vide d'Henri, j'ai attendu que le soleil se couche. Le temps était magnifique, le ciel bleu profond. On distinguait, au raz de l'horizon, la ligne du cap qui ferme la baie, à 15 milles d'ici. L'excellente visibilité n'est pas de très bon augure pour la météo dit-on ici. Plus le soleil baissait, plus la luminosité de la mer devenait insoutenable. C'était un lac de mercure. Au moment où il approchait l'eau, un rideau de nuages l'a masqué quelques instants. Il n'en restait qu'un halo orangé, une lune géante enflammée. Puis il a ressurgi. Les vagues scintillaient au loin. Les rayons incendiaient le nuage par derrière, découpaient ses volutes en flammèches orange. On aurait dit la fumée d'un incendie de forêt éclairée par le feu. Une houle de lave soulevait l'océan. Chaque vague était une braise. L'eau irradiait. C'était beau comme une éruption. Puis il a définitivement plongé au-delà de l'horizon. Le phare s'est allumé. Deux éclats blancs, dix secondes d'obscurité, trois éclats, quatre secondes... Le feu balayait le ciel. La ronde de la nuit commençait. La fraîcheur du soir est tombée.

Henri était là, devant moi, dans une stupide urne de terre cuite posée sur la table basse, ses dernières volontés coincées dessous. Je me suis resservi un Martini.

III

« *Déposer mes cendres dans l'océan* » ! Bon. « *Au coucher de soleil* ». Soit. On a donc embarqué l'urne, moi, et quelques proches à bord du bateau d'Henri. Sa dernière navigation. Moteur à fond, cap au large. Le bruit par chance empêchait de se parler, mais leurs coups d'œil désolés étaient des caresses d'émeri sur mon visage. Derrière le long sillage blanc, je voyais la terrasse rapetisser. Les deux fauteuils de teck et la table sont devenus indistincts. Bientôt on n'a plus vu que le store, liseré jaune entre les pins et le granite noir. La mer était calme, juste soulevée par l'ample respiration d'une grande houle. Le bateau effleurait l'eau, décollait parfois. On entendait alors le moteur s'emballer jusqu'à ce que l'hélice replonge et que la coque rebondisse dans un jaillissement d'écume. Je me cramponnais à un taquet. « *Une main pour le bateau, une main pour soi* » répétait sans cesse Henri. Cette fois j'avais une main pour le bateau et l'autre pour lui. Je serrais l'urne contre moi. Je voulais le protéger, que ce dernier voyage soit confortable, que, dans son urne, Henri ne soit pas ballotté comme un paquet, à la merci des vagues. En fait, je n'avais qu'une angoisse : que l'urne tombe et se brise, que les cendres et les embruns forment une boue collante sur le pont qu'on n'aurait pas pu s'empêcher de piétiner. Marcher sur Henri... Vivant, c'était plutôt lui qui marchait sur les autres, le pauvre chéri !

Quand on a coupé le moteur, la côte était une ligne grise au ras de l'horizon. Le silence a enflé comme une bulle jusqu'à remplir tout l'espace. On n'entendait rien d'autre que le petit clapotis des vaguelettes sur la coque. Le temps était magnifique. Une belle journée d'arrière-saison, de celles qu'il préférerait entre toutes, lorsque la lumière douce et déjà basse s'accroche à la moindre aspérité, réchauffe le paysage, révèle ses formes cachées, ses reliefs secrets. Malgré cette solaire caresse, j'avais bien besoin d'être réchauffée. C'était vraiment la fin, les derniers instants du cérémonial qu'Henri avait réglé pour sa propre mort. Après, il allait falloir me débrouiller seule. Je n'aurai plus ses instructions pour me montrer le chemin. Dans une minute j'allais sortir la lettre, l'ouvrir, la lire, disperser ses cendres, et voilà... Fin de l'histoire. Adieu Henri, fermez le ban.

J'ai regardé le soleil. Il approchait la ligne d'horizon. Ce n'était pas un ciel baroque, flamboyant, sang et or comme le jour de son incinération. C'était ce qu'Henri appelait un coucher de soleil blanc, lorsqu'il fond dans l'eau sans